

Carnac, Le Lieu, le « creux » intime et le là-bas

Olivia-Jeanne Cohen

Nulle part comme à Carnac,
Le ciel n'est à la terre,
Ne fait monde avec elle

Pour former comme un lieu
Plutôt lointain de tout
Qui s'avance au-dessous du temps. ¹

«Je vis intensément l'espace » ² disait Guillevic. Carnac est *le lieu* de ce poète de l'espace³, celui de l'origine, de l'intimité et de l'infini. Indéfini, indéfinissable et qui a pourtant sa propre définition, Carnac est en effet une signature : « Quand je dis la mer,/ C'est toujours à Carnac » (158). Or, ce lieu de mer et plus spécifiquement l'océan, dans ce long poème de *Carnac*, est si imposant par sa densité et sa puissance que le choix de notre corpus s'en tiendra à cet unique texte, sans ignorer bien entendu le poème intitulé « La Mer » du recueil *Motifs*⁴ et bien d'autres textes emblématiques de l'espace maritime chez Guillevic, sans oublier

¹ *Carnac*, (1961), Ed. Poésie/ Gallimard, 1977, p.159

² In *Choses parlées*, op.cit., p.115

³ « Carnac a été pour moi une grande joie, une délivrance. Je me retrouvais vraiment, je retrouvais mon pays, la terre, la mer, je me revoyais tel que j'avais été /.../ J'ai revécu l'eau de l'océan /.../ Je replongeais dans mon sacré » in *Vivre en poésie, Entretiens entre Lucie Albertini et Alain Vircondelet*, éd. Stock, 1980, p.158

⁴ Ed. Gallimard, Collection « Blanche », 1987.

non plus les poèmes qui ont eu Carnac pour sujet jusqu'à la fin. Notre analyse ne s'inscrit pas dans le choix d'une longue explication de texte ni d'une exégèse mais dans le désir de se laisser entraîner par le verbe guillevicien, en suivant le rythme de cet océan.

Le lieu du revoir, le sentiment d'exclusion, l'élan vers la mer

L'océan et ses vagues du retour infini ou de l'éternel recommencement disent *le lieu*, son origine et son ressouvenir qui hantent le poète. L'infini et l'éternel retour soulignent cette volonté de demeurer dans le *là*, c'est-à-dire, dans l'emprise du lieu et du temps, dans leur redécouverte. Guillevic écrivit dans *Creusement* : « Le mieux est de partir dans le rester./ Comme le soleil./ Comme la source, / Comme les racines⁵ ». Se confiant à Jacques Lardoux, dans *Humour-Terraqué*, il déclarait : « C'est un truc de poète. Je n'aime pas découvrir, j'aime revoir⁶ », et il aime « revoir » grâce et à travers le poème, comme si le lieu était le palimpseste de l'écriture et inversement : « je n'étreins que mon souci d'éternité⁷ ».

Le lieu de Carnac serait bien avant tout celui de la nécessité du revoir, de la quête de l'origine, du « creusement » : il s'agit *d'aller vers*, de *retrouver*, de *se retrouver*. Il est une référence, une signature qu'il faut situer pour *se situer*. Or, cette mer *mugit* de contrastes : insolente, indolente, tyrannique, frénétique, bondissante ou alanguie, elle est le lieu de l'émotion, ne ménage pas le poète et provoque des mouvements contraires ou complémentaires de jonction et de disjonction, d'oscillation permanente entre le situé-l'insituable, le creux intime et le là-bas.

Ces essais de *mise-en-situation* entre le poète et la mer s'exercent au rythme des vagues et des caprices de l'indomptée/indomptable. Au départ il y aurait un sentiment fort d'exclusion : « N'importe où qu'on

⁵ *Creusement*, Gallimard, 1987, p.

⁶ In *Humour-Terraqué*, PU de Vincennes, Saint-Denis, 1997, p.139

⁷ « La mer », in *Motifs* op. cit. p.194

soit,/ On est à la porte » (9). La structure binaire de ce vers exprime à la fois le lieu du nulle part et du déplacement vain, la clôture et l'opacité entre deux espaces tandis que l'emprunt au langage familier et le pronom impersonnel renforcent l'effet brusque du rythme.

Un élan se produit alors vers le large de la mer qui emporte, source des mots et de l'enfance, puisque la vie doit *prendre du large* et aller vers le large. Indomptée indomptable, indolente et sensuelle apparaît d'emblée cette mer-femme, séductrice et offerte, cet océan-femme, occurrence de tout le poème. « Tous mes poèmes sont des poèmes érotiques, tous mes poèmes sont des poèmes d'amour ... Carnac est un poème érotique du début jusqu'à la fin » disait Guillevic⁸ :

Depuis ton ouverture
Vers le grand large et l'horizon,
Je t'ai prise à rebours
Jusqu'aux marais salants

Où je ne savais pas si je devais pleurer
De n'avoir plus que toi que ces tas de sel
blanc. (147)

Le corps à corps avec les éléments

A partir de cette « prise », le corps à corps entre les éléments, entre l'homme et les éléments, va se déployer dans d'intenses échos et élans de vie : « Elle vivait dessous,/ M'appelait, s'appuyait/ Sur ce que l'un à l'autre nous donnions. »

Quand j'étais sur tes bords
Ou quand j'étais dans toi
Sans plus me souvenir de ta totalité,

⁸ In *Vivre en poésie, op. cit.*

J'étais bien
Quelquefois. (156)

Les adverbess d'inclusion ou d'opposition qui tendent parfois à se succéder font partie de l'affrontement, celui de la possession, de la tension vers l'objet du désir et de son éreintement. Ils cisèlent les effets de perspectives d'espaces, épures qui se répondent, se répètent entre le là et le là-bas, la transparence et l'opacité, l'intérieur et l'extérieur :

Prise entre des rochers
Au cours de la marée,
Tu t'y plais, on dirait.

Douce, douce, caressante-
Et c'est peut-être vrai. (170)

Toujours les mêmes terres
A caresser toujours.

Jamais un corps nouveau
Pour t'essayer à lui (172)

Possession quasi-charnelle et conflits des éléments :

Amis, ennemis,
Le soleil, la mer,

Fatigués, l'un de l'autre, habitués
Mais décidés soudain

A dépasser enfin l'extrême du désir
Qu'ils savent, chacun d'eux,
Pouvoir atteindre sans jamais se perdre au
sein de l'autre.

(164)

Vous voulez vous battre
Et vous n'arrivez à vous rencontrer

Que pour vous frôler /.../

Oui, je t'ai vue sauvage, hors de ta
possession,
Devant endosser les assauts du vent » (165)

Dans *Paroi*, on a pu lire notamment : « J'ai apostrophé / L'océan, la terre, la vie /.../ Je les ai interrogés directement / Je les ai tutoyés⁹ ». Dans *Carnac*, la quête de l'espace se poursuivait en esquisses paradoxales face à cet « incernable océan », à cette mer « cernée dans les bassins », « insaisissable ».

Une mer-femme qui peut être caractérisée par une épaisseur et donc une autre rythmique ; ce qui bat lentement peut en effet s'alourdir et devenir amorphe : « De bassin en bassin / Ton eau devient épaisse /.../ Avant que tu sois là / Collant à la saline » (146-147). La mer empâtée, grasse et massive, se voit signalée par d'étranges dénominateurs dépréciatifs soulignant à la fois non sens et vacuité. Difficulté sémantique, difficulté de la désignation, jusqu'à une impossibilité à se situer : « La terre et moins de sable,/ C'est vert et c'est épais /.../ Pesanteur sans emploi/ Pour qui le temps n'est pas » (151) L'éloignement et l'insaisissable signent leur accomplissement dans cette « masse » qui se répand et s'alourdit. Tout se passe comme si l'amorphe imprégnait la perte progressive de l'horizon au bénéfice de « voix » courroucées ou qui hèlent, qui cherchent et se cherchent en une sorte de mélopée : « Décolorée, / Grise, grise, grise, / C'est une autre voix. / Elles t'en veulent, ces voix, / Elles sont dans le vent, dans le soleil, / Dans ta couleur, dans ta masse » (166). « Mais ce n'est que toucher / Un passé légendaire / Qui s'oublie dans ta masse » (169).

De la lutte à l'obsession, puis à l'offrande organique

L'érotisme et la féminité s'allient aux contrastes, à la disparité des rythmes, des voix, des volumes obsessionnels qui se répandent (solides/

⁹ *Paroi*, Gallimard, 1970, p.

aériens, lointains/ proches, fluides/ compacts...) et des pointes d'humour concourent aux effets d'oralité (« A ruminer tes fonds / Tu les surveilles mal » (152) :

Prise entre des rochers
Au cours de la marée,
Tu t'y plais, on dirait.

Douce, douce, caressante
Et c'est peut-être vrai » (170)

Le poète invite la mer à se détourner de ses obsessions, à se défaire de ce qui poisse, de ce qui adhère, de ce qui colle. Tous les sens sont convoqués dans cette quête inassouvie de l'origine. Il s'agit à cet égard toujours et encore de s'approcher, de toucher, de pénétrer, d'aller plus loin sur la mer, tel un navigateur, un sculpteur, un amant :

Rêvant toujours d'aller sur toi
Jusqu'au large où l'on ne voit que toi,
Rien que de la terre,

Un jour,
Je l'ai pu.

Mais je n'ai trouvé que de la surface
Où peut-être j'avancais,

Du volume indéterminé
Où mes cris ne portaient pas. (208)

Dans les vers suivants : « Toi, ce creux / Et définitif. // Moi qui rêvais / De faire équilibre » (209), on retrouve les occurrences de l'idéal, mais l'achèvement est aussi la mer meurtrie et qui meurtrit : « Elles se pressaient tes vagues /.../ Elles avaient besoin / Que l'interminable soit fini pour elles » (200) ou bien encore « la même route avec deux vents contraires / Et celui de la mer / plein du meurtre de l'autre » qui aspire à

aller « vers la paix de[s]on creux » (152). *Ce(tte) définitif-tion* côtoie un espace approximatif « comme un lieu / Plutôt lointain de tout / Qui s'avance au-dessous du temps » (158-159), résonne comme un vague écho à la définition que donnait Baudelaire de la beauté : « quelque chose d'ardent et de triste, quelque chose d'un peu vague¹⁰ »...

L'*assaut* du verbe guillevicien, particulièrement le champ sémantique de l'organique, s'empare à cet égard du corps de la mer comme une offrande et l'éreinte : « Je te baptise / Du goût de la pierre de Carnac /.../ Du goût d'une bouche et d'une langue avides, / Du goût de la peau que tu n'as pas salée » (183). Au cérémonial qui ouvre ces vers se joint la puissance de ces éléments saisis, capiteux, faits d'alliances de mots, de termes marins et de curiosités : « Balayure de roses / Corne de chèvrefeuille, / Galet d'églantine, / Pépin de joue pâle, / Rayon de vin, / Sourires de viscère, / Eperons d'étoupe, / Eclairs de marbre » (184), « Venant comme d'une grotte aux relents secrets, / Dans ton souffle / il y a de la préhistoire / Avec du visqueux » (207). Puissance des mouvements surgis en deux syllabes récurrentes : « Cogne / Contre » « Contre le vent, bien sûr / Et contre le soleil » (187). L'expression de ces élans se conjugue au mouvement asymptotique de ce qui bat, brûle, vit, se tend, prend, est pris. Le martèlement du verbe guillevicien souligne par son laconisme la résonance du même paysage brut : « Mais cogne, mer / Comme tu fais » (189). A ces assauts violents¹¹ se joint cette *masse* à cerner, à délimiter, mal dessinée, cette matière molle :

Trop large
Pour être chevauchée.

Trop large
Pour être étreinte.

¹⁰ Charles Baudelaire, in *Curiosités Esthétiques*, 1868.

¹¹ « Puissante par moments / De force ramassée / Comme pour un travail, / Claquant contre le roc / Et tombant lourdement / Quelquefois projetée / Comme un vomissement » (190)

Et flasque. (183)

On assiste encore à cette provocation entre l'homme et l'élément, l'ambivalence entre l'érotisme et le déchaînement de la mer... Il y aurait sans doute à ce moment certains rapprochements à faire avec *Amers* de Saint-John Perse (malgré la vue surplombante de celui-ci qui déplaisait à Guillevic) ou encore avec les *Cinq grandes odes* de Claudel (malgré leur catholicisme conquérant)...

Dans *Carnac* l'espace se cherche et se bâtit au corps à corps pour aller vers (ou « sur »), toucher, prendre, pénétrer, être et se perdre dans l'un et le multiple :

On peut être assis sur tes bords,
Vivre tes vagues, la marée,

Regarder le combat
Que vous mettez au point,
Toi, l'air et l'horizon,

Déplorer que jamais
Tu ne sois là t'ouvrant
Montrant tes profondeurs. (195)

Femme, femme, au secours
Contre le souvenir
Enrôleur de la mer.

Mets près de moi
Ton corps qui donne. /.../

Donc tu donnes, quand même,
Tu ouvres. (199)

Il s'agit de se situer dans l'espace et de le remplir. Tous les sens sont convoqués et se heurtent au silence « volume indéterminé / Où mes

cris ne portaient pas ». Cependant, le surgissement des voix réapparaît telle une invitation à habiter l'espace : « Souvent pour t'occuper / Tu viens nous appeler / Vers la paix dans ton creux ».

Le poète exhorte l'océan à se remplir de la présence de l'Autre et lui octroie une dimension émouvante quasi humaine ou animale (« Et ta peur de rater / Les mouvements des bêtes, / Leurs alarmes, leurs cris, / Te les fait agrandir / Quelquefois, tu mugis / Comme aucune d'entre elles » (153). Ainsi, l'océan retrouve la femme-Nature : « Elle avait un visage /.../ Dans ses yeux, j'assistais / Aux profondeurs de l'océan, à ses efforts / Vers la lumière supportable » (155). Ce mouvement progressif va du regard projeté à la fusion : « Elle avait un sourire égal au goéland / Il m'englobait » (*Ibid.*).

Le lieu élu est jonction ou disjonction et permet de *dis-cerner* l'espace représenté : « Si par hasard tu crois à la valeur des sons / Tu dois bien frissonner / A ce seul nom de mer. » (190) ; « De toi je parle à peine, / Je parle autour de toi, / Pour t'épouser quand même / En traversant les mots »¹².

La tentation de l'abstraction géométrique, vers le dénouement

Le sable, la lande, les mouvements, les volumes, la géométrie participent de ces expériences de soi et de l'être au monde. De multiples occurrences (« J'allais vers toi », la « masse », la verticalité, l'horizontalité) suspendent toute une répétition de plans qui s'exercent jusqu'au vers final : « Moi, qui rêvais / De faire équilibre » (209).

Les déclinaisons de l'espace géométrique suscitent des déplacements qu'on retrouve en maints endroits dans le poème : « Ce sera comme un cercle / Qui se réveille droite, / Une équation montée / Dans l'ordre des degrés, / D'autres géométries / Pour vivre la lumière » (174), /.../ dressée / A la verticale / Au-dessus des terres » (177), « Centre du ciel et de la mer / De la terre aussi / La lumière le dit » (178), « Horizontale et verticale » (179), « Alignés, les menhirs » (196), « Les menhirs sont en rang » (197), « Toute une arithmétique / Est morte

¹² *Ibid.*, p. 158

dans tes vagues » (202), « L’horizontal s’acceptait / Durer devenait possible ». (205)

Les mots bondissent¹³, ils sont les assauts de la mer, expériences de l’affrontement, « sensibilité aux racines dures et noueuses, comme le disait Pierre Reverdy à propos de Guillevic, qu’il fallait forcer jusque dans ses retraits les plus lointains, un désir plus ambitieux encore et très rarement exprimé en poésie, celui de rechercher dans l’art et dans la beauté une vérité humaine totale et profonde »¹⁴.

Arrivés presque au dénouement, nous citerons le dernier poème de *Quotidiennes* daté du 10 décembre 1996 qui s’offrait comme une sorte de testament d’autant que le poème précédent bâti sur le même modèle insistait avant tout sur la femme aimée :

Il y a quelque chose à Carnac
Où se donnent à voir
Les traces du vieil ordre.

Parmi tout ce qui apparaît
Elles ne sont pas faciles
A déchiffrer.

Mais en toi, tu les sens
Et tu les arpenes.

Elles donnent visions
De ce qu’elles essayent
De faire se découvrir
Aujourd’hui »¹⁵

¹³ Comme j’ai pu le souligner dans mon article intitulé “L’être et le monde (“Aller”, “Récits”, “Discours”) du recueil *Encoches*” (Publié en 2014, in *Notes-Guillevic-Notes*, vol.III)

¹⁴ Pierre Reverdy cité par Jean Manoll, in *Pierre Reverdy*, Seghers, 1969, p.43.

¹⁵ Dernier poème de *Quotidiennes*, Poésie / Gallimard, 2002, p.156

Dans le *Carnac* de 1961, les formes dialoguées permettaient de contrecarrer l'effet incantatoire et de faire advenir la présence de l'un ou de l'autre (la mer, le soleil, la féminité plus ou moins implicite). Grâce à ces invocations et ces apostrophes teintées d'humour et de langage familier¹⁶, le poète parvenait à mieux inscrire sa propre présence au monde : « Avoue, soleil :/ C'est toi l'étendue.// Avec de la mer, / ça te réussit ». (163)

Ce poème *Carnac* marque à notre sens l'apogée d'un talent qui fait advenir des contraires (le creux intime et le là-bas, l'affrontement, les disparités, les disjonctions) et qui met en exergue le lieu du « revoir » autant que l'éloignement vers l'insituable :

Que ceux qui t'ont quittée
Te trouvent dans les blés
Te recherchent dans l'herbe,
T'écoutent dans la pierre
Insaisissable.

*

Tu regardes la mer
Et lui cherches des yeux.

Tu regardes des yeux
Et tu y vois la mer » (148)

La mer originelle est érotisme et quête d'éternité, elle correspond à l'appréhension de la vie et de la mort (désignées surtout dans les vers

¹⁶ « J'ai apostrophé / L'océan, la terre, la vie /.../ Je les ai interrogés directement / Je les ai tutoyés » (*Paroi*)

suiuants par le sens olfactif) à laquelle se joint dans ces vers la netteté du découpage des lieux :

A Carnac, derrière la mer,
La mort nous touche et se respire
Jusque dans les figuiers.

Ils sont dans l'air
Les ossements. (148)

Poème de « passion », comme l'exprimait Guillevic, qui « n'étrein[t] /Que [s]on souci d'éternité »¹⁷, *Carnac* entrelace l'intime et l'infini au sein même du lieu de l'écriture, la mer, l'océan constituant ainsi l'univers matriciel et son exutoire : « J'écris pour sortir de la mare, de l'enlissement et je n'ai que le langage pour cela, je ne suis ni peintre ni musicien¹⁸ » confessait Guillevic. A travers cette recherche originelle d'un centre, le langage poétique aura contribué « à dépasser la distance, la limite séparant le moi de l'altérité. A travers cette poésie se développent diverses approches de la limite que la voix du poème tantôt apprivoise, tutoie, caresse, tantôt rudoie, défie, afin de mieux la connaître, dans une sorte de dialogue. /.../ Le poème inscrit dans la parole poétique la présence rayonnante du « je », rayonnement d'autant plus fort que le monde en garde la trace et la mémoire »¹⁹.

Il n'a pas été question ici d'*homme-océan* comme dans la préface de *Cromwell* de Victor Hugo²⁰ mais d'une certaine façon de *langage-*

¹⁷ *Motifs*, « La Mer », p 194

¹⁸ E. Guillevic, in *Choses parlées, Entretiens* avec Raymond Jean, p.74

¹⁹ Michel Collot in *La Poésie moderne et la structure d'horizon*, cité par François Michel Durazzo dans son article « Guillevic et l'expérience de la limite » (in *Guillevic, la passion du monde, op.cit.*, p.95).

²⁰ Victor Hugo, *Cromwell*, 1827. A propos de poèmes parlant de la mer, Guillevic disait avoir été frappé par Lautréamont « Océan, vieux célibataire », et il aimait à penser à Rilke : « Un poète a parlé/ D'uraltes

océan qui explore la totalité de l'être au monde avec autant de puissance que d'humour, d'émotion que de dérision. *Carnac* mérite une grande exégèse qui décèlerait bien plus de subtilités et de mystères inscrits en son sein mais il nous a semblé que les vagues écrites par Guillevic révélaient elles-mêmes l'immense symphonie de ce poème.

Bibliographie sélectionnée

Ouvrages d'Eugene Guillevic

Tous les ouvrages du poète sont à consulter. Quant à notre corpus, on s'en tiendra précisément à *Carnac* (qui succède au recueil *Sphères*), de l'édition Gallimard, dans la collection « Poésie / Gallimard » de 1961 (la première édition chez Gallimard dans la collection « Blanche », date de la même année).

Ouvrages consacrés à l'œuvre de Guillevic

L'univers imaginaire de Guillevic, Brigitte Le Treut, éd. La Part Commune, 2007.

Guillevic et sa Bretagne, Maria Lopo, P.U.Rennes, 2004, coll. « Plurial », 13.

Guillevic, la passion du monde, textes réunis par Jacques Lardoux (Actes du colloque international de poésie, 24 et 25 mai 2002), P.U.Angers, 2003.

Humour-Terraqué, Jacques Lardoux, P.U.Vincennes, Saint-Denis, 1997.

Wehen vom Meer// Du souffle de la mer/ Plus vieux que le temps. » in *Humour-Terraqué, op. cit.* p. 143.

Guillevic ou la sérénité gagnée, Jean Pierrot, Champ Vallon, Seyssel, 1984.

Choses parlées, Jean Raymond, Champ Vallon, Seyssel, coll. « Champ poétique », 1982.

Vivre en poésie, Lucie Albertini et Alain Vircondelet, éd. Stock, Paris, 1980.

Guillevic, Jean Tortel, éd. Seghers, Paris, 1962.